

COMPTE-RENDU DE LECTURE :
CHRISTIAN GRATALOUP, GEOHISTOIRE DE LA MONDIALISATION,
LE TEMPS LONG DU MONDE, PARIS, A COLIN, 2007.

L'ouvrage de Christian GRATALOUP, *géohistoire de la mondialisation, le temps long du Monde* qui s'inscrit dans le courant historiographique de l'histoire globale au sens large, semble avoir inspiré nos nouveaux programmes d'histoire-géographie en lycée. Il convient tout d'abord d'esquisser le contenu et les enjeux de ce courant.

L'historiographie a souvent déplacé le curseur scalaire de ses objets d'étude pour aboutir à la fin des années 80 à la micro-histoire, étape ultime de l'atomisation des problématiques historiques. A l'inverse Fernand Braudel avait déjà conçu un objet de recherche basé sur un système globalisant autour de la notion d'économie-monde, « *un morceau de la planète économiquement autonome, capable pour l'essentiel de se suffire à lui-même et auquel ses liaisons et ses échanges intérieurs confèrent une certaine unité organique...* » (1). Il avait donc été un peu le pionnier d'une histoire transcendant les clivages spatiaux et temporels. Pourtant la France est restée jusqu'aux années 2000 relativement en marge de la *global history* développée dans le monde anglo-saxon avec ses nuances (*world history, connected history, big history* - depuis le big bang à aujourd'hui -). Cette histoire globale se veut une étude des racines historiques de notre monde et de sa globalisation actuelle sur la longue durée. Ceci implique des recherches dépassant les champs d'études nationaux traditionnels pour s'élargir à l'écoumène (il faut donc sortir d'une vision eurocentrée ou du moins occidento-centrée). Cette histoire nécessite aussi un dépassement de la chronologie séquencée (2), (nos chères quatre périodes de l'Antiquité au monde contemporain typiquement eurocentrées) pour étirer à son extrême le temps long braudélien (jusqu'aux premiers hominidés parfois !). Ce type de travaux suppose également une démarche pluridisciplinaire qui invite souvent à des comparaisons audacieuses, à l'étude des « *phénomènes de contacts (hybridation, échanges, migrations)* » (2). La *world history* peut se différencier éventuellement de la *global history* car elle se positionne moins dans la perspective de la globalisation du monde, étudiant surtout le transnational dans ses interactions (2). Une dernière nuance de ce type d'histoire est la *connected history* qui « *piste les passeurs, les franchiseurs de limites* » (personnes, idées, techniques, virus...) (3)

Dans le contexte actuel de la globalisation économique, l'historiographie ne pouvait rester indifférente à la mondialisation des échanges impliquant une pensée plus globale sur les activités humaines (le « *village planétaire* » de Mac Luhan). La démarche historique et ses centres d'intérêts semblent vouloir eux aussi changer d'échelle, hésitant encore entre une histoire globale de l'ensemble des espaces et des temporalités, donc de la mondialisation, et une histoire du monde (ou histoire-monde), étude des différents systèmes d'échanges et de contacts incessants à l'échelle planétaire.

Le vécu actuel d'une certaine translation de la mondialisation jusqu'alors dominée par les valeurs (et les capitaux ...) de l'Occident vers le monde asiatique amène aussi à s'interroger sur les déplacements des « centres » hégémoniques du monde, nombreux dans l'histoire. On redécouvre alors la relativité de la domination occidentale ou du moins on cesse de la considérer comme inévitable au regard du passé.

Le mode anglo-saxon a développé cette nouvelle lecture du monde depuis les années 80 dans des champs variés telles que la recherche historique (Anthony G. Hopkins), déjà préparée au décloisonnement avec les *postcolonial studies* par exemple, mais aussi la sociologie avec I. Wallerstein. Ce dernier a étudié le système-monde comme un réseau d'échanges impliquant une division du travail et animé par une dynamique concurrentielle qui fait peu à peu se déplacer le centre hégémonique (Provinces-Unis au XVIIe siècle puis Grande-Bretagne au XIXe siècle puis Etats-Unis au XXe siècle).(4) L'historiographie française

semble vouloir se lancer dans l'aventure sur les traces des travaux du sociologue Jean Baechler (5). En 2007 est réédité l'ouvrage de David Cosandey, *Le secret de l'Occident. Vers une théorie générale du progrès scientifique* (6), dans lequel l'auteur lie l'économie-monde européenne au progrès scientifique et tente d'expliquer pourquoi cela s'est produit en Europe. En 2008 est organisé un colloque intitulé « *Histoires universelles et philosophies de l'histoire : de l'origine du monde à la fin des temps* ». La même année paraît un ouvrage collectif des éditions Sciences Humaines, *Histoire globale. Un nouveau regard sur le monde*, sous la direction de Laurent Testot (7). En 2009 Patrick Boucheron dirige une *Histoire du monde au XVe siècle*, dans laquelle l'Europe n'est qu'une civilisation parmi d'autres. On y évoque donc Le Caire, Hangzhou ou les grands empires ottoman et chinois ou encore le monde de l'Islam en expansion vers l'Asie du Sud. Les auteurs tissent des liens entre des événements jusqu'alors étudiés séparément comme les expéditions chinoises conduites par Zheng He, la prise du Caire par les Ottomans en 1517 et la traversée atlantique de Colomb. (8) Tous ces ouvrages élargissent donc les problématiques historiques en les sortant des interrogations eurocentrées. Ils vont parfois jusqu'à remettre en cause la notion même de « Grandes Découvertes », montrées souvent comme inéluctables à travers une lecture du monde laissant de côté notamment le système-monde chinois, qui fait aussi ses « Grandes Découvertes. »

Si l'histoire d'échelle mondiale n'est pas tout à fait nouvelle, les problématiques sont elles assez novatrices, dans un contexte d'inquiétudes nées d'une mondialisation au devenir incertain. Les études de l'histoire globale s'interrogent pour savoir si la nouvelle puissance du monde asiatique a des racines historiques, en ressurgissant après avoir « manqué » une occasion d'hégémonie. Elles se demandent si la mondialisation dominée par l'Europe était aussi inévitable que l'affirme l'analyse de sa genèse, souvent bornée par les deux rives de l'Atlantique. La question de la responsabilité des pays occidentaux sur les inégalités de développement est parfois aussi posée... (2)

Enfin cette histoire globale implique de nouvelles façons de travailler pour les chercheurs. Face à l'étendue des connaissances nécessaires pour l'aborder, elle ne peut se faire que dans le cadre d'une collaboration aussi bien transdisciplinaire que transnationale (de nombreux travaux sont à présent publiés en dehors de la sphère occidentale). Les coopérations doivent s'établir aussi, pour ne parler que du champ historique, entre spécialistes d'une période. Peut être même cette nouvelle approche supposera-telle une totale refonte de l'organisation de la recherche encore souvent scindée entre les 4 périodes classiques : les Rendez-vous de l'Histoire de Blois ont déjà pris l'habitude de faire échanger sur un même thème des spécialistes des différentes périodes (cette année la justice..) mais cela reste encore un peu inédit...

Le revers de cette nouvelle méthodologie est qu'en dehors des ouvrages collectifs comme celui dirigé par P. Boucheron, l'auteur isolé d'un ouvrage raisonnant en macro-système et ayant une formation souvent spécialisée risque d'être sur certains points approximatifs. C. Grataloup, géographe de formation, revient sur ce point aussi bien dans une page pré-introductive que dans sa conclusion et demande par avance à ces collègues spécialistes de certains espaces ou de certaines périodes de l'excuser pour ses éventuelles erreurs ou approximations !

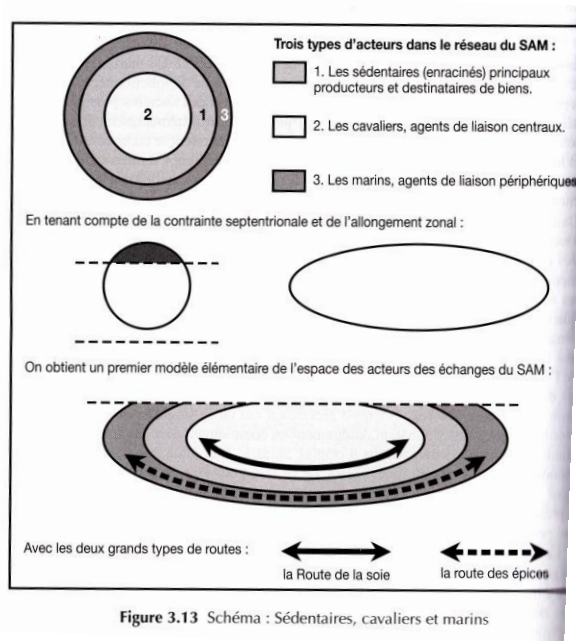
L'ouvrage de ce dernier, publié en 2007 et intitulé *géohistoire de la mondialisation, le temps long du Monde*, s'inscrit dans ce nouveau champ historiographique.

Dans la conclusion de son ouvrage, il s'affilie lui même à la *connected history*. Dans sa démarche, il prend « *le Monde* » (avec une majuscule comme le il précise) « *comme une région* » à la suite de R. Brunet et « *comme un système* » à la suite de O. Dollfus (auteur de la notion d'AMM). Il applique une méthodologie liée à la géohistoire, que l'on peut relier au travail de Braudel sur la Méditerranée (sa thèse de 1949). Dans cette approche, la géographie et l'histoire interagissent : l'histoire a un impact sur la création de territoires, de réseaux qui sont aussi des acteurs géographiques de l'histoire. Il s'agit d'inscrire la géographie dans le temps et l'histoire dans l'espace ! Pour l'auteur, étudier une géohistoire de la mondialisation revient à

analyser comment les sociétés humaines dans la longue durée se sont progressivement interconnectées pour peu à peu penser et organiser leur territoire à l'échelle mondiale. Cela signifie également une étude des relations de ces sociétés avec l'espace Terre... Cette géohistoire tend aussi à s'interroger sur les raisons qui, à partir du XV^e siècle, ont permis aux Européens d'être à l'origine d'un basculement d'un Ancien Monde, faits d'ensembles reliés mais diversifiés, vers un système-monde européen. Ce dernier tend alors à se confondre peu à peu avec le Monde lui-même, même si ce mouvement n'est ni prédéterminé, ni irréversible. L'ouvrage est donc une « *histoire de l'espace mondial ou une géographie du temps long de la Mondialisation* »(3). Ses préoccupations rejoignent bien celles de la *global history*.

Dès son introduction, l'auteur nous explique que la mondialisation se construit autour de « *cinq bifurcations importantes* » : 1980 avec la chute de URSS, le développement de l'Asie, la globalisation financière et les TIC, 1914 avec le recul brutal et conflictuel des échanges mondiaux et la concurrence du projet soviétique, 1750 avec la révolution industrielle et la transition démographique en Europe qui construit un Monde à son image, 1492 avec « *la capture* » de l'Amérique par l'Europe qui cumule un capital porteur de son décollage postérieur, - 12 000, avec l'abaissement du niveau marin et la diffusion de l'Homo Sapiens puis la remontée des mers qui entraîne des différenciations, sans oublier la révolution néolithique. Ces points nodaux chronologiques se retrouvent dans le plan de l'ouvrage qui sera suivi ici. Mais pour l'auteur la mondialisation repose aussi sur d'autres bases géohistoriques. Le monde a été conditionné par une répartition préalable des hommes, assez stable sur le temps long (avec les foyers chinois, indiens et Méditerranéo-Européen). La mondialisation répartie aujourd'hui entre trois centres nommés Triade (notion inventée par Ohmae KENICHI, *Triad power*, 1985) s'explique par le « *3x8* » du « *Monde qui vit sans discontinuité pendant 24h* ». Ces pôles sont aussi « *les balises d'une étape de la Mondialisation qu'on peut nommer « bouclage du monde »* : la 1^{ère} étape européenne est unipolaire avec Londres, la deuxième étape, au début du XX^e siècle, passe le relais aux Etats-Unis et crée un système transatlantique et bipolaire et la troisième étape est asiatique avec en 1980 un rattrapage de l'Atlantique par le Pacifique, le système devient alors tripolaire. Une autre idée-clé de l'auteur est l'importance des moyens de communications que l'Homme développe pour « *pallier la distance* » et « *tisser des liens sociaux* » (on retrouve ici la pensée de J. Levy...). A chaque amélioration de ces moyens de communication correspond un changement d'échelle des espaces des sociétés. Finalement la Mondialisation est « *la partie à plus grand rayon de ce jeu d'échelles* ».

Dans la première partie de son ouvrage intitulée « *Les mondes avant le Monde* », C. Grataloup dresse un tableau du monde de -12 000 à 1492. L'espace mondial est alors caractérisé par une diversité de groupements humains dont certains sont isolés, d'autres plus denses et organisés et quelques uns connectés (Méditerranée, Japon, Ancien Monde). Au sein du « *système Ancien Monde* » (formule de Dollfus), s'organisent peu à peu des relations de types centre / périphérie. La zone centrale est un « *vaste corridor de civilisations et d'espace sociétaux connectés où interviennent des contraintes naturelles, des effets de distance et de reproduction sociale dans le temps long* ». Les marchands constituent des agents de liaison entre les différentes sociétés de l'Ancien Monde.



Au XV^e siècle s'opère un basculement avec la capture de l'Amérique par les Européens. C. Grataloup souligne qu'il convient de ne pas faire de déterminisme historique et que l'Europe n'était pas nécessairement destinée à cette domination, d'autres peuples étant alors tout aussi dynamiques (arabes, chinois, japonais, Mongols). Il s'interroge pour expliquer pourquoi ce

sont les Européens et non pas ces autres peuples qui ont pu construire un espace plus vaste. Pourquoi pas les Mongols ? L'empire de Gengis Khan, avec son contrôle sur la route de la soie est à son Apogée au XIIIe et s'étend des steppes d'Asie centrale à la Chine vers l'Est, à la Pologne et la Hongrie vers l'Ouest. Mais au XIVe siècle des rivalités internes l'affaiblissent et la route de la soie s'effondre avec la montée des Ottomans et l'émiettement politique en Asie. Pourquoi pas les Chinois ? Pourtant, ils font aussi de Grandes Découvertes entre 1405 et 1433 (Chine des Ming), avec par exemple des voyages en haute mer tout le long des côtes est de l'Asie et de l'Afrique qui les mènent jusqu'au Mozambique (Zhen He 1371-1434). Mais leur technique de navigation qui utilise les vents de mousson ne suscite pas d'innovations techniques et les bloque à la limite de ces vents (leurs jonques n'avancent qu'avec le vent arrière). De plus, sous la pression des Mongols, les Chinois abandonnent ces expéditions pour consacrer leur énergie et leur argent à se défendre face à d'éventuels envahisseurs de l'Ouest. Alors pourquoi les Européens ? Le terrain est préparé par le Portugal, une « période d'apprentissage de l'Atlantique », la mise au point d'un navire adapté (caravelle) et la synthèse de connaissances et d'outils venus des Arabes et de l'Antiquité. La dynamique est créée par la volonté de trouver une nouvelle route vers l'Est sans passer par la Méditerranée bloquée par les Ottomans à Constantinople et les Mongols.

D'autre part si l'Europe du XVe constitue une économie-monde (par son unité économique), elle est aussi caractérisée par son fractionnement politique qui multiplie les initiatives et la concurrence. Ainsi Christophe Colomb voyant son projet rejeté par le Portugal se tourne vers l'Espagne. Les cités-Etats marchandes de Flandres et d'Italie (Anvers, Gênes...) autonomes favorisent la prospérité de nombreux banquiers, marins et cartographes et une bourgeoisie puissante et entreprenante, autant d'initiateurs et d'acteurs des Grandes Découvertes. Ce ne sont donc pas les Asiatiques qui ont traversé le Pacifique pour aller vers l'Amérique mais les Européens qui l'ont atteinte par l'Atlantique, par ailleurs moins large que le Pacifique.

Dans une deuxième partie intitulée *La construction du Monde*, l'ouvrage montre comment de 1492 à 1914 l'Europe prend possession du monde et en fait l'espace de ses activités. L'Amérique, d'abord pensée comme un obstacle sur la route vers l'Est, devient à partir de 1507 une nouvelle terre (9) et un territoire à conquérir. Cette conquête se fait rapidement avec « l'aide » notamment des maladies qu'apportent avec eux les *conquistadors*. L'Europe accumule l'or en provenance d'Amérique et les monnaies commencent à s'uniformiser. Les flux transatlantiques se multiplient à travers le commerce triangulaire puis les migrations.

Cette Europe tempérée produit le sous-développement dans les régions tropicales. En effet, en manque de produits tropicaux elle cherche à importer des épices (souvent perçus comme riches en vertus thérapeutiques), du sucre (produit de conservation chez Arabes), du café, du thé, du chocolat, du coton... A cette fin elle met en place dans les pays conquis des lieux spécialisés de production et les marque ainsi par une désorganisation des structures antérieures et par une extraversion. C'est ce qui explique, selon l'auteur, la zonalité du sous développement autrefois attribuée à un déterminisme géographique naturaliste.

L'autre marque laissée par cette domination est celle de la traite d'esclaves transatlantique qui intègre l'Afrique dans ce système de domination européenne.

L'accumulation des richesses et l'amélioration des conditions de vie en Europe favorise la transition démographique entre 1700 et 1900 et augmente la consommation de produits lointains. La révolution industrielle donne une nouvelle puissance à l'Europe. Au XIXe siècle, l'expansion de la population d'Europe « crée des Europe hors d'Europe ». Ces « migrations sont créatrices de mondialité en multipliant les brassages. »

Le fait que ce « basculement vers le Monde » se soit produit en Europe, sans que ce fût au départ prédéterminé, a marqué le Monde qui en garde encore aujourd'hui des traces.

La troisième partie porte sur *les limites du monde*. C Grataloup montre alors qu'à partir de 1914 ce mouvement d'élargissement du Monde, impulsé par les Européen depuis le XVe

siècle, tend à se ralentir au moins provisoirement de 1914 à 1945 et rencontre dans les années 80 des dynamiques contraires.

Le XIXe siècle avait déjà vu s'installer une apparente contradiction entre le développement d'échanges dans le cadre d'une division internationale du travail (le mot international est inventé par Jérémie Bentham en 1780) et le développement de nationalismes et parfois de protectionnismes. Mais l'origine, on l'a vu, de la puissance européenne repose justement sur son polymorphisme. De plus, la conscience d'appartenir à un espace plus vaste implique souvent de se définir et de se particulariser.

La première guerre mondiale met fin au système monétaire presque international organisé autour de l'or et de la livre sterling. Les Etats-Unis, nouvelle puissance mondiale, choisissent une politique isolationniste. La crise des années 30 est un moment de régression de la mondialisation avec des échanges par zone s'apparentant à une « *situation d'archipel* ». Ce recul de l'espace-Monde s'explique aussi par le fait qu'aucune nation ne joue alors un rôle central, notamment au niveau monétaire .

Après la seconde guerre mondiale la croissance se diffuse et le monde s'organise à nouveau autour du dollar cette fois. Le monde communiste pourtant à prétention internationaliste reste en réalité replié, du moins jusqu'à la coexistence pacifique qui commence à l'intégrer à l'économie mondiale. Les décolonisations s'accompagnent d'une volonté d'autonomie qui ne dure pas au-delà des années 80, date également du triomphe de la mondialisation (menée depuis 45 par les Etats-Unis) avec la chute du monde communiste.

Le « *bouclage du monde* » est terminé avec la mise en place d'une triade interconnectée, qui peut d'ailleurs être lue comme une diade, les pôles européen et américain pouvant être vus comme un même centre dédoublé. Le flux venu de l'Ouest « *a atteint l'Orient, comme le voulait Christophe Colomb*, ». L'axe central du monde, cette diade, retrouve l'ancien, le « *Centre oriental qui est la mémoire des axes avant 1492* » (cf. schémas ci-dessous). Pourtant progressivement les avoires du Japon puis aujourd'hui de la Chine finançant la dette de la superpuissance étasunienne peuvent mener vers une recomposition de cette mondialisation.

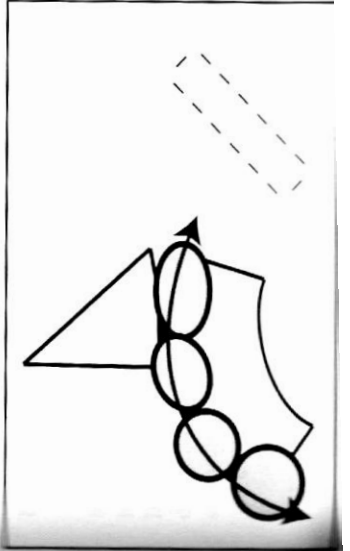
Celle-ci reste aussi en conflit avec des identités nationales. La tension qui a existé du XVe au XIXe siècle entre l'économie-monde et le polymorphisme politique européen se retrouve aujourd'hui à l'échelle du monde. En 79 la révolution islamique de l'Iran (qui correspond à l'Ancien Monde) est une manifestation d'un nationalisme mais marque aussi la volonté d'un autre Monde avec l'islam. La religion est une autre forme de contestation de la Mondialisation que celle des Etats nationaux car elle transcende les frontières. Le message religieux est vécu comme une « *contreculture universelle* », « *un autre projet pour des personnes qui se sentent dominées.* »

L'Occident a tendance à vouloir universaliser ses valeurs et ses clés de lecture du monde, alors que celles -ci sont nécessairement marquées par l'espace et le temps dans lesquelles elles apparaissent et se développent .Pour C Grataloup, il faut aujourd'hui réfléchir sur les « *normes d'une société-Monde* », « *concilier l'héritage du temps long du Monde , son caractère occidental avec la diversité intégrée par le Monde* » plutôt que de se replier sur ses spécificités. Il faut donc envisager « *une dialectique de l'unité du genre humain et de l'infinie variété de ses possibilités, la « diversialité* », c'est à dire « *le mondial-universel* ».

En conclusion, C Grataloup souligne qu'avec la mondialisation actuelle, point d'aboutissement du temps long, apparaît la « *nécessité d'une gouvernance supranationale pour une gestion raisonnée de la Terre* » : le Monde est devenu un territoire fini dont on ne peut plus résoudre les problèmes par une extension. Il faut alors apprendre à épaissir ce Monde, à lui donner plus de consistance, avec « *une responsabilité nouvelle de survie* ».

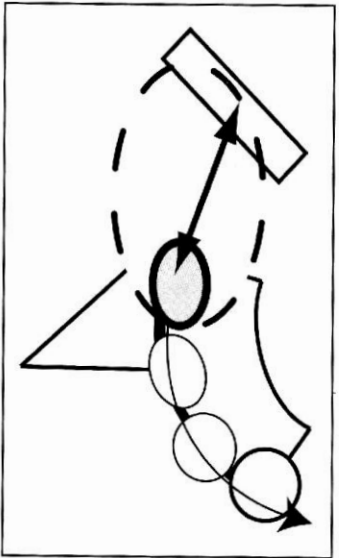
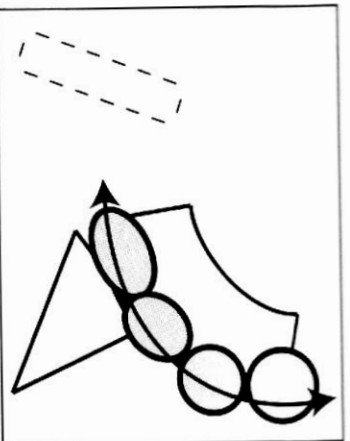
1.1. Le système Ancien Monde

Le faisceau de l'Ancien Monde



1.1 Le système Ancien Monde

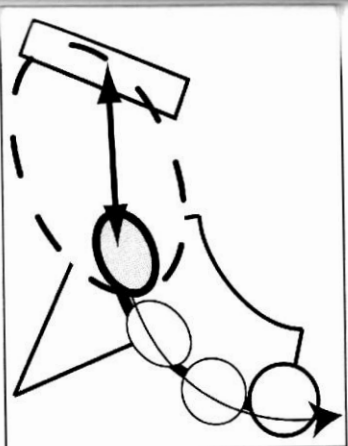
Le faisceau de l'Ancien Monde



1.2. La capture de l'Amérique
(XVI^e - XVIII^e siècle)



Naissance de l'Occident



2.2. L'Amérique annexée par l'Europe
(XVI^e - XVIII^e siècle)

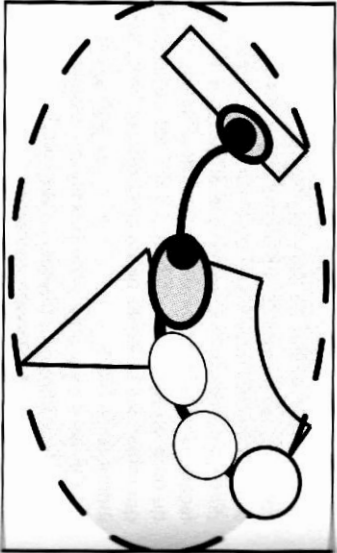


Affaiblissement
du système
Ancien Monde

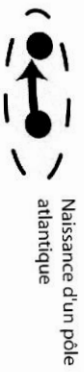
1.3. Le couple transatlantique
(XIX^e - début XX^e siècle)



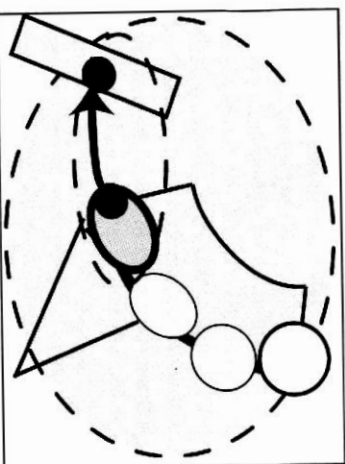
Mégalopoles face à face



2.3. Extension du pôle européen en Amérique
du Nord (XIX^e-début XX^e siècle)



Naissance d'un pôle
atlantique



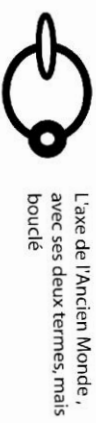
2.4. Épigénèse du pôle asiatique



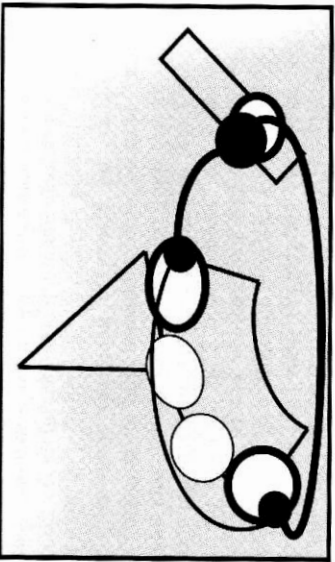
Antécédence du pôle Asiatique



Affirmation du pôle atlantique

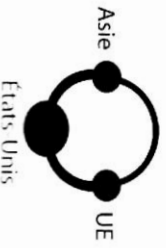


L'axe de l'Ancien Monde,
avec ses deux termes, mais
bouclé



1.4. La Triade (fin XX^e siècle)

Bouclage du Monde



Asie

UE

Etats Unis

Le livre de C Grataloup tente finalement d'élargir à l'échelle mondiale la compréhension des compositions, décompositions et recompositions des combinaisons spatiales des sociétés humaines. La puissance européenne en tant qu'objet d'étude y tient encore une place importante de par sa prédominance dans la construction de la mondialisation actuelle. Cette domination est cependant relativisée à l'aune du temps long et d'une vision spatiale plus globale, c'est tout l'intérêt du livre. Comme le reconnaît l'auteur lui-même, cette volonté de globalisation de l'analyse mène nécessairement à des simplifications. Par exemple, l'ouvrage s'étend assez peu sur les logiques en œuvre dans la bipolarisation du monde entre 47 et 89, ni de façon générale sur le rôle des idéologies sur les représentations et donc la gestion du monde (celles de l'entre-deux-guerres par exemple). Il n'évoque pas les interactions entre les échelles d'activités humaines et les sociétés, sauf à travers les migrations. D'autre part l'utilisation de la notion de mondialisation pour les périodes antérieures aux années 1980 est discutée entre historiens. Certains lui préfèrent le terme d'internationalisation à cause des fortes affirmations nationales (10). Enfin ce type d'études gomme les tensions internes aux sociétés en raisonnant sur des entités considérées comme système (l'Europe, la Chine, ..), laissant ainsi de côté les rivalités et oppositions, en particulier sociales. Ses limites sont inévitables puisqu'à une telle échelle temporelle et spatiale, les phénomènes géohistoriques ne peuvent qu'être lissés de leurs aspérités et de leurs nuances, de même que la micro-histoire, avec un mouvement inverse de gros-plan finit par ne plus voir qu'un point du tableau, en oubliant le dessin que compose ce point associé à d'autres. Peut-être faudrait-il envisager alors de ne déplacer qu'un curseur à la fois, spatial comme le fait P. Boucheron en étudiant le monde dans sa globalité sur un siècle (le XVe) ou temporel, comme le fit si bien F Braudel par son étude de la Méditerranée sur le temps long. Peut-être faudrait-il insérer dans ce type d'histoire globale des focus temporels ou spatiaux pour combiner, comme le fait la mondialisation d'ailleurs, le local et le global. Faut-il souhaiter voir la naissance d'une histoire glocale ?

Notes.

(1) Fernand Braudel, *Civilisation matérielle économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle*, 1967-1979.

(2) Laurent Testot, *la naissance d'une histoire-monde*, dans *Sciences humaines*, N° 200, janvier 2009.

(3) C. Grataloup, op. cit.

(4) Immanuel Wallerstein *The Modern World-System*, (trois tomes) New York, Londres, Academic Press, 1974, 1980 et 1989.

(5) Jean Baechler, *Esquisse d'une histoire universelle*, Fayard, 2002.

(6) David Cosandey, *Le secret de l'Occident. Vers une théorie générale du progrès scientifique*, Champ Flammarion, 2007 (1^{ère} édition : Arléa, 1997), présentation de Christophe Brun.

(7) Laurent Testo (dir.), *Histoire globale, un nouveau regard sur le monde*, Sciences humaines éditions, 2008.

(8) Patrick Boucheron (dir.) *Histoire du monde au XVe siècle*, Fayard, 2009.
voir aussi des extraits vidéo d'une interview de P. Boucheron sur <http://www.laviedesidees.fr/L-invention-de-la-mondialisation.html>.

(9) ndlr : grâce à Waldseemüller

(10) Guy Mandon *les mutations de l'économie mondiale au XXème siècle, d'une internationalisation à l'autre (1900-1973)*, Paris, Sedes, (coll. impulsion).